

©Marcel Sel 2011. Vous pouvez imprimer ce texte pour votre usage personnel et le transmettre à qui vous le souhaitez par email. Toutefois, toute reproduction en série ou impression est interdite sauf autorisation écrite de l'auteur. Pour plus d'info, visitez Un Blog De Sel. <http://blog.marcelcel.com>.

## **Saint Valenthaine.**

Marcel Sel

Je ne te le dis jamais. Je sais, ce n'est pas le jour pour te le dire. Mais voilà, je te le dis, tu es chiante. En ce quatorze février, je te l'avoue, tu m'emmerdes. Oui, ne me regarde pas comme ça. Gifle-moi si tu veux ; te le dire aujourd'hui, c'est démoralisant, je sais, mais j'en peux plus de ta maladie, de t'entendre geindre. Je voudrais que ça s'arrête, ne plus avoir à tenir mon journal, à écripoter que tu viens encore d'avaler une insulte de travers et que tu vas encore vomir tes intestins, ça me fait chier, voilà, je te le dis, c'est long, cette agonie. C'est lent.

Tu vois, j'en ai marre de te servir de boute-en-train, de comique, de délassément, d'être juste un plumard, un scribouillard à ton chevet, à côté des cent mille autres qui tous, savent comment on va te sauver, ils ont leur médicament tout prêt, et moi, je n'en ai pas.

Ne pleure pas.

Ne pleure pas, tu le sais, je suis sincère, c'est tout. Je t'haine pour ce que tu es, ça n'empêche pas la franchise, non ? Ça oblige à la franchise au contraire ; tu m'emmerdes, je te le dis. Quoi, les autres ? C'est toujours mieux chez les autres, hein ! Imbéciles ! Oui, toi aussi, imbécile ! Les autres sont là à te cocoricotter que t'es jolie, ah ! ça te plaît, hein... Moi je ne vante rien, je n'invente rien. Je te dis les choses, voilà. Tu es moche, souvent. Tu le sais ça ? On te l'a dit ça ? Moi, je te le dis. Ton nombril, là, que tu appelles Bruxelles, c'est pas Paris, cocotte... C'est Paris un peu ici ou là, mais le reste de ta boutroule, c'est carrément la zone. C'est mal construit, c'est qui, ton schieven architect ? T'as de la Marolle au coin du trou, et là, une tour Phillips qui pointe, noire, pouah ! c'est crasseux. Et puis, y'a du faro qui suinte de ton cordon ombilical, ma gueuze ! Ça sent la bière dans ta boutroule, ça sent le cervelas et la caricole, ça sent la vlomse kermis. Et c'est quoi ce piercing, cette brûlure, cette dorure en plein milieu ? La Grand-Place de ton nœud ? Pour qui ça se prend ! Brillances à tous les rayons, grandiloquence en veux-tu-en-voilà. Corporations, brouettes et cygnes, maison de l'Amman, madame fait sa duchesse de Brabant ! Oui, il est beau ton piercing, c'est même le plus beau du monde. Mais tant de beauté derrière tous ces bâtis bâtards, je vais te le dire : t'es qu'une bâtarde, voilà ! Oh, et la trace, là, de ta petite ceinture, qui te fait des petits tunnels sous la peau... Affreux ! T'aurais pas pu faire attention, un peu, à ta boutroule, pétasse ?

Te fâche pas. Je vais la baiser, ta boutroule. Je ne vais pas la mordre. Y'a des choses superbes. Elles sont justes cachées. Je vais l'épouser, ta boutroule, ma p'tite pute. Comme on s'épouse rue d'Aarschot, pour cinq minutes. Et comme on épousait Jésus, pour l'éternité, dans le béguinage, près du quai aux Briques, ce bout de peau vierge,

blanche en bord de canal. Je vais t'épouser, imbécile. Jusqu'à ce que tu barste ! Jusqu'à ce que le gisant ait disparu, effacé par les caresses des touristes épuisants. Jusqu'à ce que le bois se terre. Jusqu'à ce que tout Horta s'écroule. Jusqu'à ce qu'Ixelles se brouckère.

Et tes petites montagnes, là, sur lesquelles mes doigts schussent l'hiver, même que ça te chatouille ? Tu crois que c'est quoi ? La Suisse ? Pauvre idiot ! C'est même pas le Luxembourg ! Il y a des beaux coins, c'est vrai. On voit grand du haut de tes nichons, au loin, ce conifère, — j'y viendrai plus tard — ces reliefs tourmentés, qui finissent en vallée, puis Namur, ton téton bourgeois, que je lèche avidement, qui a un goût de fraise, Wépion ! Bordel, que j'aime ton téton de fraise, laisse-moi le sucer jusqu'à épuisement, puis je passerai à l'autre, comment tu l'appelles déjà ? Bastogne ! Téton résistant, assailli par mes dents fascistes, repris par ma langue libertaire, apaisée par la paix royale que je lui laisse en redescendant vers la vallée, tiens, j'y pose un char. Ne bouge pas. Me voici dans le creux de tes seins. Dinant ! Huy ! Liège ! Ardente ! Tu brûles, hein, quand je te touche là, tu cries, tu ris, tu jupille ! Attends un peu que je t'outremeuse ! Tiens, je remonte encore. Tes Fagnes sentent bon la tourbe. Je repars, je descends, je remonte. Mais oui, je les haine tes nichons, pépée, mais c'est pas l'Everest non plus, hein ! Ne va pas t'imaginer des choses. C'est pas l'Himalaya !

Je redescends.

Voilà ton ventre plat, ton pubis, ton embouchure. Tu crois que c'est le paradis ? Tu parles d'un Nirvâna ! Elle m'emmerde, si tu veux savoir, la platitude de ton ventre, qui gargouille comme une friture, où effleurent les veines, canaux pendus, et à mes lèvres encore ! J'en peux plus de regarder l'Escaut qui tricote ses bateaux comme une dentelle en spéculoos du haut de la digue de Doel, qu'on épuise zonder doel, qu'on misère sans pardon, et cette eau dure, noire, qui quand je me regarde me reflète Brabo — et là je ne vois même rien... Mais qu'est-ce qu'elle fout là, ta main ! Putain ! Pousse ta main, que je voie ! Pousse-la, je te dis ! Ou je te la jette. Uw hand van uw buik, slet, of ik zal je hand werpen. Et pousse-moi aussi ce Gant d'étudiants qui se révolte sans cesse, qui se saouïe de socialisme, qui s'ennivre d'humanisme. Vooruit ! Avance ! Tu dis quoi, là ? Tu voudrais que j't'appelle Venise ? Pour qui ça se prend ! Mais c'est de Bruges que je te parle, pauvre conne ! Bruges, rigoureuse et secrète, rugueuse, ses caf'tards qui vous réfugient du froid, qui vous blottissent, vient te blottir, imbécile, essuie cette larme, pauvre truite, mais oui, je les haine, ces canaux qui se perdent dans le brouillard de ton fard. Je les prends, tes beffrois, et d'assaut, encore ! Oui, je vais le relever, ce Gant, me perdre dans son histoire éternelle, écouter les échos de ses bourgeois insurgés, insulter la France, François premier en particulier, qui laissa passer Charles Quint pour punir les Gantois, oui, si c'est ce que tu veux, je le ferai, ma Damme ! Rejoins-moi aux mâlines ! Schild en Vriend ! Prends-le donc, mon goedendag !

Oh, mais ça m'énerve que le vent balaye ton bide sans même que tu ne résistes. Ça m'énerve, tes poils inclinés tout le temps, ces troncs aplatis par le vent du Nord, qui

ne se relèvent jamais. Et la mer qui effleure ton pubis, vers lequel tu voudrais que mon os tende, tu l'as déjà bien regardée, cette mer ? Bourrée de méduses. Kwallen ! Vol kwallen. Si pleine de kwallen que des fûhrieux aux yeux bouffis par le sable leur crient «Kwallen buiten !», mais ces salopes n'entendent pas. Assourdies par les brise-lames, assourdies par ces vagues brunes, vertes, infernales de solitude, qui avancent pour manger le sable, et refluent dès qu'elles voient les petites boîtes d'allumettes hideuses alignées sur ta digue, ton mont de Vénus. Elle a du goût au moins, ta mer, ma salope. Elle sait refluer devant la laideur des buildings de ta côte. Non, je ne les aime pas, ces maisons difformes, sans formes. Ne me gifle pas ! Je les aime pas, c'est tout. Mettons que je n'ai rien dit. Allez, laisse-toi faire. Laisse-moi promener ma langue rugueuse, mes godverrrdomme sur ton quai humide. Laisse-moi humer ta moiteur en m'enivrant d'Ensor. Laisse-moi explorer la colonnade blanche qui fuit comme l'écume frôle la dune puis s'efface dans les abysses. Laisse-moi glander sur ton polder et laisse l'iode fouetter mes joues. Laisse-moi galoper sur ta jambe blanche, le môle, jusqu'à ton pied que l'eau menace, attaque, prend d'assaut, l'eau brune et verte, la mer, un bateau passe.

Tu as mal ? Où ça ? Oh, je sais ! Toujours à la même place ! Ta main blessée ! Tu crois que je n'en ai pas marre de la bander sans arrêt ? C'est ton Charleroi, ta mi-mine crevassée d'avoir tant travaillé, qui n'en peut plus d'arthrose. Ah ! oui, elle est difforme, usée, malade, mais tu sais bien qu'elle m'attendrit, cette souffreteuse. Je ne sais pas pourquoi. J'aime qu'elle essaye de bouger, et s'affale, brisée. J'aime qu'elle hésite, ne sait pas, se demande. J'aime qu'elle ne bouge que comme ça, pour la forme, parce qu'elle sait qu'elle est paralysée, qu'on ne peut rien faire, qu'elle doit attendre que ça passe. C'est vrai qu'elle en a pris plein la gueule, ta pauvre main, et tout le monde se fout de sa gueule, d'ailleurs. Charleroi ! C'est un nom pour une main ? Mais laisse béton. Il faut bien qu'ils aient quelque chose à te reprocher. Alors, c'est ce grain de beauté, gros comme un terril. Sus au grain de beauté ! C'est cette phalange, cheminée d'usine abandonnée, inerte, qu'il faudrait couper — mais non, je plaisante, on la soignera, on la bandera, elle finira bien par revivre un jour. Je t'embrasse la main, je baise ta cicatrice. Je lèche ton stigmat. Elle est belle, ta main, tu sais. C'est tes blessures qui me touchent, tes lézardes qui m'attirent. Les croquants trouveront toujours à redire. Toi, ils te railleront ta main, ton Charleroi. Ta mi-mine. Ton coron, gueuse. Ton coron, Meuse !

Je remonte. Tête à tête.

ais qu'est-ce que t'as ? Qu'est-ce que t'as dans la tête, imbécile ? Un lobe suicidaire, qui veut que tu en finisses, qui te déteste trop, qui t'ignore, qui t'ignare, un côté connard, débile, België barst ! Wallonie française ! Brussels DC ! Que de plans abstraits tu te fais sur la comète ! Et cet autre lobe lâche, inconscient, pleutre et peureux qui te fait dire des conneries du genre «ne dites pas que je suis malade, je pourrais devenir souffrante». Ou «faut pas que je regarde ce qui m'arrive, je pourrais m'en rendre compte». Ou encore «tout ça, c'est de ma faute, je n'aurais jamais dû naître, ou alors pas en 1830». Et même «surtout, faut pas que je fasse quoi que ce

soit, tout va s'arranger tout seul» ah ! la minable créature qui se cache dans ce lobe ! Petite constitution ! Madame Méthode Coué ! Tout va bien puisque tout va mal ! Comme je déteste ces moments de faiblesse, parfois ! Quand tu m'empêches de gueuler un bon coup, parce que ça pourrait s'entendre ! Fiche-moi donc la paix, c'est pour toi que je gueule, vieille moule !

Ne sois pas triste comme ça, ma belle, ma gigue, je ne t'ai pas tout dit. Je n'ai pas dit l'essentiel ! Je n'ai pas dit tes cheveux flamboyants, jaunes, ton regard noir, je n'ai pas dit tes joues rouges qui bravent le vent, la pluie, les giboulées, la glace, je n'ai pas dit ton courage quand on te viole, quand on t'assaille, Eben-Emael ! quand tu te réfugies à l'Yser, quand tu pars de ta Campine ou de ton Condroz avec ton baluchon pour chercher du travail, dans une ville d'ailleurs, où ta langue est étrangère, mais tu y vas franchement, tu bosses, tu trimes, tu improvises, et le soir, tu dances, tu bois, tu bouffes ! Il faut voir comme tu bouffes ! Et vas-y que je te carbonnade ! Et vas-y que je te waterzooie ! Lève ton cul, ma belle, ma gigue ! Baise ! Crie ! Donne-toi du plaisir ! Monte donc sur la table, soulève ta jupe ! Fais-moi ton Hélène Fourment, donne-moi du Brueghel, chante Marieke, fais-moi ça flamand, «ik wil deize nacht in de stroate verdwaele», récite-moi du Verhaeren, botte le cul à cet autre poète qui nous trouva petit esprit, envoie-le dans la neige d'un grand rire goguenard, danse à poil, sous ta pluie ! Putain ! Qu'est-ce que tu peux pleuvoir ! Danse à tue-tête ! Hurle des mots rudes ! Voilà du primitif ! Hurle l'insensé, voilà Magritte ! hurle-moi des masques, hurle-moi des...

Pourquoi tu as arrêté la musique ? Tu veux qu'on se repose, c'est ça ? Tu en as mare du cul ? Tu veux qu'on se parle ? Tu veux qu'on se promène ? Tu veux qu'on laisse le vent passer, qu'on laisse la tempête au-dehors ? Tu me fais ta bourgeoise ? Tu sais bien qu'il m'énerve, ton côté BCBG. Qu'est-ce que tu peux être coquette ! Tu ne pourrais pas être givrée tout le temps, plutôt ? Sortir tous les soirs jusqu'à l'aurore, comme on l'a fait depuis tant ?

Tu es fâchée ? J'ai été odieux, c'est ça ? Mais c'est ta faute aussi. Regarde comme tu te moques de toi-même. Tu te regardes te flétrir et tu me dis que tu t'effrites ! Permetts-moi de te traiter de moule ! Quand tu t'organises y'a plus rien qui marche ! Et après ça, tu ris de ta bêtise. Tu dis tout haut que tu es la meilleure fouteuse de merde du monde ! Ma parole ! Dans trois jours, tu bas le record ! Bravo ! Et ça te fait rire ! T'as la frite ! Encore ça ! Encore la frite ! Ton humour est gras ! T'es qu'une fricadelle ! Ça fait rire le monde. T'as pas honte ?

Non, moi, pas. Je n'ai pas honte. Je ne veux pas que tu change ça. Oui, ça j'haine, parce que c'est toi. Cette façon de ne jamais te prendre au sérieux, oui, c'est tout à fait toi, c'est ce qu'on aime quand on te regarde depuis ailleurs ! Depuis la très grande Bretagne. Depuis la très haute France. La très lointaine Amérique. C'est cette modestie, cette maladresse, cette façon de ne pas t'aimer toi-même, tu ne connais même pas ton hymne, imbécile ! Oui, ça me fait rire ! Oui, ça me fait hurler de rire ! Tu as compris, jolie conne, belle babelutte, pourquoi tu ne te fais pas la guerre,

pourquoi tu n'explores pas de toute part, pourquoi tu dors tranquille, pourquoi malgré tes déchirures, tu parviens à marcher, à vibrer, à rameuter les jeunes, par 40.000, et y'a pas de casseurs, et y'a pas de cassure ?

T'as compris pourquoi t'es pas violente comme les Balkans peuvent l'être au pire de leur histoire ? Je vais te le dire : c'est ça, c'est rien que ça, c'est parce que tu n'es pas assez orgueilleuse pour frapper quand on t'insulte. Parce que quand on te crache que tu n'es rien, minable, petite, blafarde, tu réponds «c'est ça, les moules !» et tu te marres. Oh, miljaarde, garde ça le plus longtemps que tu peux ! Sois un peu ridicule, fais-nous ta crétine, ne sois pas sûre de toi, mais oui, dis-nous que tu es une frite, refais-nous ton rire de graisse, apprends-nous qu'une frite a besoin d'un cornet, qu'elle n'est rien sans andalouse, même si un de tes lobes te dit que tu es minable de t'abaisser à être aussi ridicule. Fais-le, nomdidjos, ma biesse ! Bouffe-moi de la boulette, de la fricadelle, de l'américain, du stoemp, de la tarte à l'djotte, le ridicule ne tue pas, et tant de taons aimeraient que tu meurtres.

Tu es fatiguée ? Allonge-toi. Endors-toi. J'haine aussi te regarder, la nuit. Les lueurs qui dansent sur l'eau de tes lèvres, comme des bateaux au large de Zeebrugge. Les paupières fermées qui remuent doucement, comme l'onde d'un lac — disons, Robertville. Les cheveux épars sur le lit comme du sable du Limbourg, et ton odeur de pomme, Hasselt, Genk, les vergers. Rentre dans ton couvent, fais-nous ton monastère, enivre-toi de Chimay, de Leffe, de Grimbergen, puis somnole, c'est tout toi, endors-toi dans tes draps monarchiques. Tu seras fraîche au chant du coq, au rugissement du lion, un iris de soleil tranchera les rideaux pourpres. Tu seras plus fraîche demain, pour autant que tu te réveilles. Réveilles-toi au matin, si tu veux bien, si tu peux bien.

Si tu en as, un jour de plus, la force.

Dors à présent.  
Je t'haine.